

Nous sommes à l'aube d'une crise globale –économique, sociale, environnementale- majeure.

C'est une évidence : nous consommons trop de ressources : les stocks de poissons, de forêts, d'énergie, de minerais, d'espace, d'eau, etc. diminuent.

Quelques exemples :

- Les ¾ des espèces de poissons commercialisées sont sur pêchées ou à la limite de l'être ; cela signifie que les stocks, donc les capacités de reproduction, diminuent, et que l'épuisement va s'accroître (nota : pour obtenir un kilo de poisson d'élevage, il faut entre 2 et 4 kg de farines de poissons (2 à 3 fois plus de kg de poissons) pêchés en mer ; le remède est pire que le mal !).
- La déforestation continue : 8 000 000 d'hectares disparaissent en moyenne chaque année depuis 15 ans (chiffres de la FAO) ; et encore, ce chiffre tient compte de la reforestation, alors qu'une forêt dite secondaire (plantée par l'homme) n'a pas la même valeur qu'une forêt primaire ; le rythme réel de disparition des forêts est plus rapide que cela.
- En France, l'équivalent d'un département de terres agricoles disparaît tous les 10 ans sous le béton et le bitume.
- En 2025, 3,7 milliards d'humains souffriront du manque d'eau. De nombreux pays d'Afrique dépendent de nappes d'eau fossile, c'est à dire de nappes d'eau qui ne se renouvellent pas.
- Les énergies fossiles s'épuisent (voir ci-dessous).
- Le rythme de disparition des espèces est 1000 fois plus rapide que le rythme naturel. Or, ce sont dans les plantes qu'on trouve aujourd'hui la majorité des nouveaux médicaments.
- Nous élevons toujours plus de bovins, mais cela implique déforestation, émissions de gaz à effet de serre (17% des émissions mondiales... qu'il faudrait pourtant diviser par 2 !).

Pour vivre, une population a besoin de surface productive : pour fournir son énergie et absorber ses émissions de CO2 (« sol énergétique »), pour cultiver sa nourriture (terres cultivables), pour élever son bétail (pâturages), pour fournir son bois (forêts), pour pêcher ses poissons (surface d'océan), pour absorber ses déchets (« surface de recyclage »). L'empreinte écologique est la surface nécessaire par habitant, en hectare. Elle dépend de son mode de vie (son niveau de consommation). Un mode de vie est durable si l'empreinte écologique est inférieure à la surface de sol disponible. Plus l'empreinte est supérieure à la surface disponible et plus vite nous épuisons les ressources, donc moins longtemps ce mode de vie pourra durer.

Aujourd'hui, l'empreinte moyenne mondiale est supérieure de 25% à la surface de sol disponible, avec des inégalités colossales entre continents. Et la surface disponible par habitant diminue quand la population augmente.

Avec notre mode de vie européen et 9 milliards d'habitants, en 2050, il faudrait 4 planètes.

Les lois de la physique sont sans appels : nos ressources sont limitées, réduire nos consommations est inéluctable.

La fin de l'énergie bon marché est imminente.

Les stocks de pétrole sont limités. Depuis 20 ans, les nouvelles découvertes sont inférieures à la consommation, et ces nouveaux gisements sont plus pauvres, plus difficiles et plus coûteux à exploiter. Bien avant la fin du pétrole, les capacités de production vont diminuer, inexorablement. Le moment où les capacités de production atteignent leur maximum avant de décroître est appelé pic du pétrole. Pour les spécialistes les plus pessimistes, ce moment est arrivé en 2007 ou 2008 ; pour les plus optimistes, il arrivera en 2020 (c'est demain !). A partir de ce moment, l'offre va décroître. Dans le même temps, la demande ne cesse d'augmenter du fait du développement des pays émergents. Le prix du baril va donc exploser. 200, 300, 500 dollars ?

Or toute notre société s'est construite sur la base de cette énergie facile à utiliser et quasi gratuite. Les dérivés du pétrole assurent aujourd'hui entre 95 et 98% des transports. Deux tiers des textiles sont synthétiques et viennent du pétrole. la production de la nourriture quotidienne d'une personne nécessite environ 2 litres de pétrole (engrais, machines, etc.). S'il fallait remplacer par des travailleurs manuels l'énergie –essentiellement le pétrole- consommée chaque jour par un européen, il lui faudrait 44 « esclaves ».

La raréfaction du pétrole et la flambée de son prix va bouleverser nos sociétés comme elles ne l'ont jamais été.

Une prise de conscience est en route, mais insuffisante aux regards des transformations indispensables.

La sauvegarde de l'environnement passe par des petits gestes... Avantage : ils ne nous obligent pas à renoncer à quoi que ce soit de notre consommation, mais quel impact ont-ils ?

Fermer le robinet pendant qu'on se brosse les dents permet d'économiser 15 litres d'eau.

Mais si on a mangé un steak de 100g de bœuf, nous avons indirectement « consommé » 1300 litres d'eau, soit presque 100 fois plus : la quantité moyenne d'eau nécessaire pour le produire (notamment par l'irrigation des céréales qui ont nourri le bœuf).

Ce sont notre mode de vie et nos choix de consommation qui peuvent faire la différence.

La « croissance verte » est un leurre.

Nos grands chefs, de droite et de gauche, voudraient pour notre bonheur une croissance de 3% environ, qui assurerait le plein emploi et donc le bonheur de tous. Avec ce rythme de croissance, l'activité économique serait multipliée par 3,26 d'ici 2050. Dans le même temps, les pays développés devraient diviser en valeur absolue leurs émissions de gaz à effet de serre au minimum par 4. Il faudrait donc les diviser au moins par 13 à activité économique constante !

De son côté, la Chine a proposé avant Copenhague de réduire de 40% son intensité carbone d'ici 2020 : c'est un chiffre très ambitieux... mais en continuant avec son rythme de croissance actuel (ce qu'elle revendique), ses émissions de gaz à effet de serre augmenteraient quand même de 56% d'ici 2020.

Albert Einstein a dit « On ne résout pas un problème avec les modes de pensée qui l'ont engendré ». La crise actuelle vient d'une foi, d'une croyance au sens quasi religieux dans deux principes : 1/ La croissance infinie de l'activité économique (et pour cela, le libre marché) doit assurer le bonheur de tous 2/ Le progrès technique doit permettre de résoudre tous les problèmes rencontrés en chemin. Ce n'est pas avec une foi renouvelée dans la croissance infinie et le progrès technique (la « croissance verte ») que nous sortirons de la crise.

Il faut penser autrement.

La décroissance n'a rien à voir avec la récession.

La récession est le pur produit du libéralisme. C'est une crise qui touche les plus faibles et accroît les inégalités.

Le libéralisme est basé sur une croissance à la fois indispensable et impossible à maintenir dans la durée. Pas seulement pour des raisons d'environnement et de disparition des ressources, mais aussi pour des raisons structurelles évidentes :

- parce qu'elle impose de consommer toujours plus, même lorsqu'il n'y a pas de besoins réels ; pour l'imposer, il faut dépenser toujours plus d'énergie pour créer des faux besoins –500 milliards de publicité/ an dans le monde (alors que 50 milliards permettraient de soulager les maux endémiques du milliard d'individus qui n'a pas accès à l'eau potable et à une nourriture de base !) ;
- parce que les progrès de productivité sont continus ; dans une logique « normale », cela signifierait travailler toujours moins pour produire autant ; dans la logique libérale et le contexte de mondialisation, cela signifie qu'il faut produire toujours plus pour continuer à travailler autant (mais dans des conditions toujours pires, cf France Telecom).

Le système actuel ne peut pas fonctionner autrement qu'avec une succession de crises, de récessions.

La décroissance est le choix d'un autre système de vie. Pas un retour en arrière, le fameux / fumeux « retour à la bougie », mais la mise en œuvre d'un autre principe, un changement de paradigme et de vocabulaire.

On remplace « vouloir toujours plus » et « accumulation illimitée » par « avoir assez » ; on remplace « croissance infinie » par « recherche d'un équilibre satisfaisant » ; on remplace « inégalités croissantes » par « partage plus équitable » ; on remplace « compétition permanente » par « coopération » ; on remplace « travail de plus en plus stressant » par « vie familiale et lien social » ; on remplace « dernier produit à la mode » par « produit qui dure ».

Nous produisons déjà largement assez de richesses pour que tout le monde vive bien, c'est à dire en satisfaisant tous ses besoins de base –besoins physiologiques, santé, logement- et bien au-delà (« tout le confort moderne »). Pourquoi toujours plus ? Et à quel prix ?

La décroissance n'est pas un retour en arrière, mais le choix positif d'une vie plus heureuse.

Il est complètement faux de dire que l'activité économique crée des richesses.

Quand un supermarché vend un poisson surgelé, il y a au sens économique actuel du terme une création de richesse ; la pêche, la transformation du poisson ont généré de la valeur ajoutée et ont augmenté le PIB, le produit intérieur brut. Oui mais... Il y a eu en même temps destruction d'une autre richesse : le banc de poisson qui était dans la mer, et qui n'y est plus.

Au mieux, l'activité humaine transforme des richesses. Au pire, elle en détruit. Elle n'en crée jamais aucune.

Dans un système fermé, c'est à dire un système dans lequel rien ne rentre et d'où rien de sort, il n'y a aucune création possible. Uniquement des transformations. La terre n'est pas un système fermé. Elle reçoit l'énergie solaire. Grâce à la photosynthèse, elle permet la création de plantes, et donc des animaux qui s'en nourrissent. La décomposition de cette matière organique a aussi donné les énergies fossiles. La seule création de richesse est due à la nature, aux processus de la vie, qui exploitent l'énergie solaire. L'activité humaine ne fait que transformer ces richesses, bois, plantes, pétrole, poissons, etc.

Aucun progrès technique ne pourra nous affranchir de cette réalité : nous ne créons rien, seul notre environnement, la biosphère, crée des richesses nouvelles.

Aujourd'hui, nous détruisons ces richesses plus vite que la nature ne peut les créer. C'est évidemment vrai pour les énergies fossiles, ça l'est aussi pour les forêts, les poissons, les plantes, les animaux, etc.

Notez que la « richesse » est mesurée par l'activité économique, les flux d'argent, (ce qui s'achète et se vend) mais pas du tout par la quantité des ressources à notre disposition. Imaginez un riche héritier qui dilapide son héritage : il dépense sans compter, et génère ainsi de l'activité économique, du PIB (de la soit disant richesse)... mais il s'appauvrit. C'est exactement ce que nous faisons avec les ressources naturelles dont certaines ne sont pas renouvelables (minerais disponibles en quantités limitées), ou le sont à un rythme extrêmement lent (combustibles fossiles), ou sont renouvelables à l'échelle de temps de l'homme, mais à condition de leur en laisser la capacité (stocks de poissons reproducteurs suffisant, espace laissé aux forêts suffisant, etc.).

La seule création de richesses est le fait de la nature... si on lui en laisse la possibilité.

Quant à la soi disant richesse que le PIB mesure, il est depuis longtemps établi qu'elle ne fait pas le bonheur.

Un institut américain (Fordham Institute for Innovation in Social Policy) a élaboré depuis longtemps un indice de santé sociale basé sur 16 indicateurs représentatifs de la bonne santé d'une nation : l'IHS. Il prend en compte : chez les enfants, la mortalité infantile, la maltraitance, la pauvreté infantile ; chez les jeunes : le taux de suicides, l'usage de drogues, l'abandon d'études universitaires, les enfants nés de mères adolescentes ; chez les adultes, le taux de chômage, les salaires hebdomadaires moyens, le taux de couverture par l'assurance maladie ; chez les personnes âgées : la pauvreté des plus de 65 ans, l'espérance de vie à 65 ans ; pour tous les âges : les délits violents, les accidents de la route mortels liés à l'alcool, l'accès à un logement d'un prix abordable, les inégalités de revenu familial.

De 1970 à 1996, pendant que le PIB par tête passait de 100 à 170, cet indice est passé de 100 à 60.

Qui prendrait les paris que les tendances ont changé depuis 1996 ?...

La compétition permanente, indissociable de la course au profit, augmente les inégalités et la misère.

La consommation de bien matériels ne pourra jamais nous rendre heureux.

Abraham Maslow a énoncé qu'il y avait 5 niveaux dans les besoins humains (souvent représentés sous forme d'une pyramide). Ces besoins sont dans l'ordre 1/ les besoins physiques et physiologiques (manger boire dormir), 2/ les besoins de sécurité (un abri), 3/ les besoins d'appartenance à un groupe (affection), 4/ les besoins de reconnaissance (estime de soi et respect des autres), 5/ les besoins de réalisation (accomplissement). Nous cherchons à satisfaire les besoins d'un niveau quand les besoins des niveaux inférieurs sont satisfaits.

La consommation peut répondre aux besoins des niveaux 1 et 2 (achat de nourriture, logement, etc.), mais absolument pas aux besoins des niveaux 3 à 5 qui sont des besoins sociaux, affectifs, psychologiques. Or, aujourd'hui, les objets –en particulier des catégories comme les vêtements, les voitures, les objets hi-tech- sont vendus comme des prolongements de leur possesseur et comme les moyens de changer ce dernier. On lui fait croire que cela peut répondre à ces besoins supérieurs : le vêtement de marque pour appartenir au groupe, la grosse voiture comme signe de réussite, l'accès à des possessions matérielles comme accomplissement final. C'est évidemment faux.

La consommation de biens matériels comme substitut des besoins sociaux –l'avoir comme substitut à l'être- ne peut qu'engendrer une satisfaction éphémère suivie d'une désillusion profonde, et finalement une insatisfaction permanente.

Une fois satisfaits les besoins des deux premiers niveaux, le vrai bonheur est dans l'être, et pas dans l'avoir.

Les lois de l'économie n'en sont pas.

Ce ne sont que des formules mathématiques, des modèles (et encore ! Un modèle scientifique est validé lorsqu'il permet de faire des prévisions fiables. Ainsi, on peut prévoir sans se tromper le mouvement des planètes, mais aucun économiste n'est capable de prévoir quoi que ce soit !), incapables qui plus est de prendre en compte le seul paramètre qui compte : la confiance des fameux (fumeux) marchés. Par contre, les lois de la physique qui nous disent que notre terre et ses ressources sont limitées sont intangibles.

Nous pouvons remettre en cause les pseudo lois de l'économie.

Chaque crise prépare la suivante.

Notre système économique est comme un homme qui accumule les comportements à risque : tabac, alcool, nourriture trop riche. Il a déjà fait plusieurs infarctus. Des soins d'urgence lui ont permis de s'en sortir à chaque fois. Aucun avertissement n'a été salutaire : il refuse de changer ses habitudes. Jusqu'à la crise qui va le terrasser pour de bon.

L'éclatement de la bulle Internet a fait craindre une récession. Les derniers verrous du crédit ont alors sauté... et conduit à la crise des Subprimes. Pour en sortir, nous nous endettons à outrance et préparons la prochaine crise. Et nous n'avons rien changé au système...

Le système économique actuel est moribond. L'épuisement des ressources lui donnera le coup de grâce. Mais plus nous attendrons pour le changer, plus terrible sera la crise qui signera sa fin définitive.

Nous sommes tous à la fois les acteurs et les victimes
d'une société mortifère.

Il est urgent d'entrer en résistance,
de cesser d'avoir l'accumulation de toujours plus de biens matériels
comme seul horizon.

La création perpétuelle de nouveaux besoins nous rend esclaves.
Libérons-nous !

Engageons-nous pour plus de pouvoir de vivre et d'être.

Entrons en décroissance. Joyeusement. Sereinement.
Pour notre bonheur et pour celui de nos enfants.